

Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

Les historiens d'hier et l'histoire d'aujourd'hui Presidential Address

Gustave Lanctot

Volume 20, Number 1, 1941

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/300214ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/300214ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (print)

1712-9095 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lanctot, G. (1941). Les historiens d'hier et l'histoire d'aujourd'hui : presidential Address. *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada*, 20(1), 5–14. <https://doi.org/10.7202/300214ar>

All Rights Reserved © The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada, 1941

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LES HISTORIENS D'HIER ET L'HISTOIRE D'AUJOURD'HUI

Presidential Address by GUSTAVE LANCTOT

Public Archives of Canada

Au cours de son passé quatre fois séculaire, le Canada a connu successivement trois grandes périodes : l'indigène, la française et la britannique. Au long de cette route se rencontrent de multiples phases qu'il suffit d'indiquer par des désignations qui les caractérisent : exploration, colonisation et guerres ; croissance de la population, du commerce et de l'agriculture ; conquête militaire et arrivée des loyalistes ; luttes constitutionnelles, expansion commerciale et confédération ; progression économique et démographique, évolution nationale et indépendance internationale dans la communauté des nations britanniques.

Or, par une singulière faveur, cette histoire d'un passé captivant, possède des archives pratiquement intégrales, qui nous permettent de suivre, avec ses multiples épisodes, la lente transformation d'une colonie féodale en un État international. Des matériaux de ce remarquable passé, quel parti ont tiré les historiens et que nous ont-ils légué à lire et à consulter ? A cette question la présente étude se propose de répondre.

De fait, l'historiographie canadienne remonte fort loin, presque aussi loin que notre passé lui-même. En effet, on peut la dater de 1557, avec *Les Singularitez de la France antarctique* d'André Thévet, qui avait connu Cartier et ses compagnons. Bientôt traduits en anglais ces premiers chapitres de l'histoire canadienne ne sont naturellement que de brèves descriptions du pays teintées d'exagération.

En tout cas, dès 1609, à peine cinq ans après la fondation de l'Acadie, Marc Lescarbot publie à Paris, *l'Histoire de la Nouvelle France*. C'est un ouvrage d'une grande richesse documentaire, indispensable pour la période des débuts, où le témoin des événements se double d'un observateur perspicace avec des idées pratiques et profondes. Et c'est une véritable histoire, où l'auteur fait métier d'historien en indiquant les sources où il a puisé et en les soumettant à une critique judicieuse, tout en maniant une plume facile, précise et vigoureuse.

A ces débuts hâtifs succèdent deux compilations. La première en hollandais par Jean de Laet en 1625, traduite en français en 1640, contient sous le titre *l'Histoire du Nouveau monde ou Description des Indes Occidentales* toute une partie consacrée à la Nouvelle-France. Le second ouvrage, *l'Historia Canadensis*, du P. Du Creux, publié en latin en 1644, n'est qu'un simple résumé des *Relations* des Jésuites avec des renseignements additionnels fournis par des missionnaires de retour du Canada. A la date probable de 1699, se rencontre une autre compilation beaucoup plus complète, sous ce titre interminable : *Mercure de la Nouvelle France ou Abrégé de tout ce qui s'y est passé depuis que les Français l'ont découverte*.

Le premier ouvrage, qui mérite de porter ce titre, c'est *l'Histoire de l'Amérique septentrionale*, de Bacqueville de La Potherie qui va jusqu'à 1701, mais qui ne sortit des presses qu'en 1716. C'est une narration assez vague quand elle raconte le passé, mais beaucoup plus solide quand elle décrit le présent, car l'auteur, officier de carrière, séjourna plusieurs années au Canada. On peut noter qu'il devance Charlevoix et Bancroft en

recueillant auprès des anciens colons et des chefs sauvages tous les renseignements qu'il put trouver.

Enfin, en 1744, l'*Histoire et description générale de la Nouvelle-France* avec le *Journal historique fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, par le père Charlevoix, présente au public le premier ouvrage qui soit une véritable histoire. S'arrêtant à 1725, c'est une œuvre remarquable par sa documentation et sa technique, si bien qu'elle mérite même l'admiration de la critique moderne. Charlevoix utilise à fond les ouvrages antérieurs, de même que les sources manuscrites des archives. Il donne même une bibliographie critique des auteurs consultés. Accordant peut-être trop d'espace et d'importance à la vie religieuse de la colonie, l'*Histoire de la Nouvelle-France* reste le meilleur ouvrage du régime français et Charlevoix mérite complètement le titre de fondateur de l'histoire canadienne.

Un an après la publication des trois volumes de Charlevoix, éclate la guerre de la Succession d'Autriche et le champ de l'histoire canadienne reste en friche pendant près d'un siècle, à l'exception de deux publications de seconde importance. La première, c'est *A Geographical History of Nova Scotia*, qui voit le jour anonymement à Londres en 1749. Quoique restreint à la Nouvelle-Ecosse, l'opuscule mérite une mention, parce qu'il est, en somme, la première histoire du Canada en anglais. Puisant abondamment dans Charlevoix, il apporte certaines additions documentaires avec quelques modestes observations de l'auteur.

La seconde publication porte le titre général de : *The Natural and Civil History of the French Dominions in North and South America*. Imprimée à Londres en 1760 par Thomas Jefferys, elle consacre sa première partie au Canada. C'est une compilation qui s'applique longuement à la description du pays et des mœurs indigènes. Quant à la partie strictement historique, elle se limite presque uniquement aux guerres anglo-françaises.

Durant les quarante années qui suivent, le peuple canadien est trop occupé à faire l'histoire pour l'écrire. Ce n'est qu'en 1804, que se renoue la chaîne historique. Encore une fois, c'est Londres qui fournit le nouveau chaînon : *The History of Canada From Its First Discovery*, dû à la plume de George Heriot. L'intention de l'auteur vaut mieux que l'exécution. Car Heriot se contenta de résumer Charlevoix et La Hontan, presque-exclusivement et n'alla pas plus loin. Laissé ensuite à ses propres forces, il abandonna la tâche et le second volume ne fut même pas écrit.

Il convient sans doute de signaler le premier ouvrage d'importance sur les provinces maritimes : *An Account of Prince Edward Island*, publié à Londres en 1806 par John Stewart, qui fut député et président de la législature provinciale. Cette étude géographique, économique et historique offre une matière abondante et documentée, exposée de façon intéressante.

Dans le Bas-Canada, William Smith continue le mouvement historique avec une *History of Canada* en deux volumes, qui vont des origines à l'année 1791. L'ouvrage ne fut publié qu'en 1826, mais avec la date de 1815. Des débuts à 1725, c'est un simple sommaire de Charlevoix avec des renseignements additionnels. De 1725 à la guerre de Sept Ans, la narration est squelettique—trente pages pour trente années d'histoire—mais elle devient très abondante pour cette guerre. Après la conquête, le texte consiste surtout en reproductions interminables de nombreux documents. Il faut noter que l'ouvrage de Smith est la première histoire canadienne rédigée et imprimée au Canada.

En 1829, c'est la Nouvelle-Écosse qui débute à son tour dans le domaine historique avec l'ouvrage de Thomas Chandler Haliburton : *An Historical and Statistical Account of Nova Scotia*. Quoiqu'il se réduise à un résumé chronologique après 1763, l'œuvre se recommande par une connaissance critique des auteurs antérieurs anglais et français, et par une documentation aussi sérieuse que possible à cette époque. C'est une contribution d'excellente qualité.

Du côté de la langue française, c'est seulement en 1832 à François Joseph Perrault que revient la double distinction d'être le premier Canadien français et le premier auteur né au Canada, qui ait écrit une histoire du pays. Début fort modeste, d'ailleurs, car son *Abrégé de l'histoire du Canada* est avant tout un manuel pour les écoles. Cependant, cet opuscule mérite qu'on s'y arrête, parce que l'auteur apporte souvent un témoignage contemporain. De plus, la narration qui va de 1791 à 1836, couvre un domaine encore inexploré. Enfin, le texte contient de nombreuses pièces documentaires. C'est donc beaucoup plus qu'un simple livre de classe.

Mais réellement, c'est à Michel Bibaud que doit revenir le titre de premier historien de langue française. Son *Histoire du Canada* voit le jour en 1837. Son ouvrage n'apporte rien de neuf, mais pour les années qui vont de 1800 à 1837, c'est un témoin oculaire. Insoucieux de critique, il ne sait pas assimiler ses matériaux. Avec cela, son style manque de précision et de souplesse. Mais son effort consciencieux ne reste cependant pas sans mérite.

Enfin, en 1845, la critique peut saluer en François-Xavier Garneau le fondateur de l'histoire scientifique au Canada. Garneau, qui a vécu plusieurs années à Londres, se caractérise par une remarquable largeur d'horizon et de pensée. Il a lu les maîtres de l'histoire française, surtout Guizot et Thierry. Il voit en l'histoire "une science analytique rigoureuse" qui doit appliquer "une critique sévère" dans le choix des matériaux. Ainsi documenté, l'écrivain se doit d'être "éclairé, indépendant et véridique." En plus de sa formation technique, Garneau a eu le bénéfice de sources manuscrites inconnues de ses prédécesseurs. Enfin, il sait ordonner sa matière, et son style, s'il manque de couleur, se distingue par une précision, une clarté et une force de haute qualité. L'*Histoire* de Garneau, qui va des origines à 1841, reste un des chefs-d'œuvre historiques du dix-neuvième siècle.

Dans une sphère plus restreinte, se range l'*History of the Late Province of Lower Canada*, de Robert Christie qui couvre la période 1791-1841. Quoique souvent gâté par une disposition fautive et une composition lourde, cet ouvrage fournit pourtant une riche documentation, qui se double de la connaissance personnelle des événements que possède l'auteur. Aussi demeure-t-il indispensable pour l'étude, surtout politique, de cette période.

Il suffit de mentionner pour mémoire seulement *The History of Canada*, de John McMullen, de 1855. Elle laisse à désirer sous plusieurs rapports ; son principal mérite est que, couvrant un domaine encore inexploré, elle s'étend jusqu'à l'année 1855. Quant au *Cours d'histoire du Canada* de l'abbé Ferland qui paraît en 1861, c'est un ouvrage de forte documentation et d'agréable lecture, qui ne dépasse pas le régime français, mais qui demeure un ouvrage fondamental pour cette période. Avec Beamish Murdock, dans *A History of Nova Scotia*, qui date de 1865, c'est moins

une narration historique que des annales chronologiques que le lecteur a en main, mais la matière vaut par son abondance et sa documentation.

Dans une sphère également restreinte, l'*History of the Island of Cape Breton* de Richard Brown, qui s'arrête en 1861, doit se compter parmi les bons ouvrages historiques. L'auteur a utilisé les meilleures sources manuscrites et rédigé une histoire remarquable de substance et de qualité.

Pour la première fois, en 1872, un Ontarien de naissance, William Canniff, offre au public une *History of the Province of Ontario*, qui finit avec l'année 1841. Travail substantiel basé sur une sérieuse documentation par un contemporain, l'ouvrage, quoique surchargé de longues citations, de documents et de chapitres hétérogènes, garde même de nos jours une valeur incontestable de précieuse information.

L'année suivante, un Écossais d'Halifax, Duncan Campbell, fait imprimer à Montréal une histoire de sa province, des débuts à 1873, sous le titre: *Nova Scotia in its Historical, Mercantile and Industrial Relations*. Sous ce déguisement, le lecteur se trouve en présence d'une bonne narration, résumant l'essentiel des faits, mais alourdie de citations trop copieuses. À partir de 1749, le texte présente une documentation de première main, mêlée à des matériaux hétérogènes. Deux ans plus tard, Campbell mettait au jour une *History of Prince Edward Island*, qui va de 1763 à 1875. Puisé aux sources originales, aussi bien que dans les publications antérieures, ce deuxième ouvrage est mieux composé et mieux écrit sous sa forme plus ramassée.

Quant à l'*History of Acadia*, publiée en 1879, par James Hannay, elle commence avec Cabot et finit en 1763. C'est une honnête narration au courant des matériaux imprimés, mais qui manque de sens critique et ne couvre pratiquement que le côté militaire du passé acadien.

En 1880, le Manitoba fait sa première apparition dans la sphère historique avec l'*History of Manitoba*, par Donald Gunn, qui a écrit les chapitres qui vont des débuts à l'année 1836 et Charles R. Tuttle, qui est l'auteur de la narration qui se poursuit jusqu'en 1871. C'est un travail d'amateurs, où Tuttle manque d'objectivité, mais où Gunn apporte les renseignements d'un témoin des événements.

Dans son *History of Canada under the French Régime*, à la date de 1881, H. H. Miles a généralement justifié son ambition d'être exact et impartial. Mais esclave de la chronologie, il ne sait ni distribuer sa matière ni se garder de détails prolixes, et c'est ainsi qu'il consacre un tiers de son volume à la seule guerre de Sept Ans. Son deuxième volume sur le régime anglais resta dans ses cartons.

De 1882 à 1884, Benjamin Sulte réussit à publier six volumes d'une *Histoire des Canadiens-Français, 1608-1880*. Cet ouvrage n'est pas réellement une histoire: c'est "un album" de la famille canadienne, où sont relatés pêle-mêle les événements historiques et les faits sociologiques. C'est une mine d'information, basée sur une documentation souvent inédite, parfois mal présentée par un écrivain inégal, mais hardi et véridique.

En 1884, le révérend W. H. Withrow terminait *A Popular History of the Dominion of Canada from the Discovery of America to the Present Time*. Histoire populaire, elle se contente d'une relation superficielle des événements. Cependant, elle couvre assez bien son domaine, fait preuve d'objectivité et se lit facilement.

En 1887, sort de l'usine historique de Hubert Howe Bancroft, une

History of British Columbia, allant des découvertes espagnoles à l'année 1886. Ecrit dans un style détestable, l'ouvrage est basé sur une vaste documentation imprimée et manuscrite, augmentée des réminiscences sténographiées de nombreux pionniers. Il contient une masse énorme de matériaux, les uns insignifiants mêlés à d'autres très importants.

Avec *A Short History of the Canadian People* par George Bryce, à la date de 1887, se fait jour une nouvelle conception. S'inspirant de John Richard Green, l'auteur répudie à la fois la "drum and trumpet history" et le "mere record of faction fights." Ni militaire, ni politique, cette histoire sociale avant la lettre, Bryce ne l'a pas écrite. À l'aide des sources imprimées, il a produit un livre bourré de renseignements. Mais coupées de notes biographiques et de détails superflus, c'est plutôt une série d'études distinctes. Il y manque la coordination et le synchronisme nécessaires qui permettent de suivre l'évolution du pays. Ce qui n'empêche pas l'ouvrage de posséder un fonds dynamique qui garde encore une véritable valeur.

En 1889, avec *Une Colonie féodale en Amérique, L'Acadie*, un Français, Rameau de Saint-Père, apporte une importante contribution à l'histoire acadienne pour la période de 1604 à 1881. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus documenté d'une plume française qui utilise Akins, Murdock et les sources du British Museum.

L'année 1894 offre au public une *History of British Columbia*, par Alexander Begg, allant du voyage de Cook à l'année 1894, mais, de fait, c'est moins une histoire que des annales chronologiques. Cependant, la matière est abondante et intéressante. L'année suivante, le même auteur fait imprimer une *History of the North-West* qui commence avec les Islandais et finit en 1894. Ce nouvel ouvrage, qui embrasse aussi le Manitoba, présente une narration substantielle avec le témoignage d'un contemporain, mais proluxe et surchargée de longues citations.

À cause du nom de l'auteur, on ne saurait passer sous silence *A History of Canada*, du poète Charles G. D. Roberts, publiée en 1897. C'est simplement un récit à grands traits du passé canadien. Laissant des vides nombreux, il glisse, de plus, sans les éclairer sur nombre d'événements. L'ouvrage vaut par le style qui est alerte, vivant et imagé.

L'année 1898 voit se compléter après onze ans de labeur le *magnum opus* individuel, du moins, quant au nombre de volumes, de l'historiographie canadienne. William Kingsford met au jour, en dix forts volumes, une *History of Canada* qui s'arrête à l'Acte d'union. Malheureusement, l'auteur pèche du côté critique et style. Sa documentation accuse de nombreuses faiblesses et il a négligé le champ sociologique et économique. Il a tout de même édifié un formidable réservoir de faits historiques, quant au passé militaire et politique du pays.

Mais le cycle historique du siècle devait se fermer un an plus tard sur l'œuvre la plus brillante de l'époque, celle de Francis Parkman. Un des grands noms de l'historiographie américaine, Parkman, s'est épris du côté héroïque et pittoresque du passé français au Canada, qu'il a raconté en neuf volumes parus entre 1877 et 1898. Ce qui fait la célébrité de son œuvre, c'est qu'il est allé aux sources imprimées ou manuscrites chaque fois que possible et qu'ensuite il a vêtu de la splendeur d'un style vivant et coloré cette documentation solide et précise. Il est trop grand pour avoir des préjugés, mais il souffre de préconceptions que contredisent les faits.

Si ses généralisations sont plutôt philosophiques que documentaires, il reste sans rival dans la narration des événements.

Le vingtième siècle s'ouvre sur un changement de méthode, puisqu'en 1900, se termine la publication, sous la direction de Castell Hopkins, de *Canada, an Encyclopaedia of the Country*. Pour la première fois nous voici en présence d'un travail d'équipe dû à de nombreux collaborateurs. L'entreprise, qui est la première du genre, trop rapidement conçue et exécutée, s'adresse au grand public. Les auteurs portent des noms connus dans leurs sphères respectives, mais un grand nombre n'ont aucune habitude du travail historique. Cependant, l'énorme masse de renseignements sur une grande variété de sujets conserve encore à l'ouvrage une certaine utilité.

Pour la première fois, en 1901, la Grande Bretagne pénètre dans le domaine de l'histoire canadienne, mais assez curieusement, par la voie d'une *Historical Geography of the British Colonies*, que publie l'université d'Oxford. Le cinquième volume de cette série consacre deux tomes à l'histoire canadienne. Le premier, *History of Canada*, Part I, est l'œuvre de E. P. Lucas. S'inspirant à la fois de Seely et de Parkman, l'auteur, au courant des travaux récents, ne s'intéresse que peu aux facteurs économiques. Il semble bien qu'il étudie le passé afin d'en tirer une leçon pour le présent et son ouvrage n'est pas tant une histoire des faits qu'une analyse philosophique des hommes et des événements. C'est l'œuvre stimulatrice d'un penseur averti, mais à qui il arrive d'expliquer les faits par des préconceptions et de juger le passé avec la mentalité du présent.

Pour le deuxième tome, *History of Canada*, Part II, qui ne paraît qu'en 1908, Lucas cède la plume à Hugh Egerton. Utilisant les ouvrages en bibliothèque, le nouvel auteur préfère également à une relation circonstanciée, un commentaire des événements, surtout de la politique. Il vise moins à énumérer des faits qu'à mettre en relief la marche de l'évolution canadienne. Il le fait avec une objectivité et une pénétration qui renouvellent, éclairent et synthétisent le sujet. En somme, dans ces deux volumes de Lucas et Egerton, se trouve peut-être le meilleur essai philosophique sur la politique coloniale de la France et de la Grande Bretagne.

En 1904, s'amorce une autre initiative de travail collectif. Sous le titre de *Makers of Canada*, se succède une série de biographies, qui de Champlain à Laurier couvrent à peu près tout le champ de l'histoire canadienne. L'idée est ingénieuse et permet d'atteindre un public plus nombreux mais les biographies sont loin d'être d'égale qualité—quoiqu'il s'en trouve d'excellentes—parce que les collaborateurs sont souvent plutôt des littérateurs que des historiens.

En 1908, le *Collier's* de New York lance *The Tercentenary History of Canada* par un journaliste américain, Frank Basil Tracy. Attiré par le côté aventureux et dynamique du passé canadien, l'auteur vise surtout à mettre en lumière les éléments dramatiques qui s'y rencontrent. Incomplet et parfois inexact, il n'apporte rien de neuf et laisse même beaucoup de côté. Cependant, écrit pour l'Américain moyen, l'ouvrage, grâce au mouvement continu du récit et à sa franchise objective, garde pour le lecteur ordinaire un réel intérêt.

L'idée de l'histoire en collaboration continue, cependant, son emprise et produit son œuvre la plus considérable en 1914 avec *Canada and its Provinces*, dont les vingt-deux volumes embrassent tout le passé historique

du pays tant au point de vue provincial que national. Sous la compétente impulsion du Dr. Shortt, cette publication forme un ensemble monumental. Son mérite est de non seulement traiter à fond et d'après les sources le champ conventionnel de l'histoire politique et militaire, mais de nous renseigner documentairement—ce qui est nouveau—sur les ressources et les influences économiques du pays, sur ses institutions publiques de tout ordre et d'étendre son information jusqu'au domaine de la culture intellectuelle, des sciences et des arts. L'œuvre, tout de même n'est pas sans faiblesses. Cent collaborateurs ne peuvent être évidemment tous des maîtres. Mais la difficulté n'est pas là; elle vient de l'application d'une technique nouvelle—documentation du fond et objectivité de la rédaction—par certains collaborateurs qui appartenaient à l'ancienne école. Malgré ces défaillances, *Canada and its Provinces*, reste le *maximum opus* de l'histoire canadienne.

Le succès de cette entreprise de coopération historique porta le même éditeur, Robert Glasgow, à tenter entre 1914 et 1916, la faveur du grand public avec une autre publication: *The Chronicles of Canada*. Par la plume de dix-sept collaborateurs qui fournissent des biographies ou des études de fond, la série présente un ensemble assez complet et généralement bien documenté du passé canadien. Selon la compétence des auteurs, il s'y trouve du bon et du moins bon, mais la qualité générale marque un progrès dans la production historique.

La réussite la plus brillante de collaboration historique se produit, en 1930, avec le volume *Canada*, de l'*History of the British Empire*, publiée par l'université de Cambridge. Car ici presque tous les auteurs se recrutent parmi les spécialistes formés à la technique moderne. L'ouvrage est au courant des recherches les plus récentes et couvre, de la découverte de l'Amérique à l'année 1921, le domaine entier du passé politique, économique, social et culturel. Sa principale faiblesse provient de la nécessité de comprimer trop d'événements en un seul volume. Quoiqu'ayant peut-être trop négligé le côté continental de l'histoire canadienne, l'ouvrage renferme en un volume le sommaire le plus sûr de notre littérature historique.

L'apparition des ouvrages en collaboration n'a pas amené la disparition des histoires générales par un seul auteur. En 1905, William Bennett Munro intercale dans une *History of North America* publiée aux Etats-Unis, un volume distinct sous le titre de *Canada and British America*. L'ouvrage n'utilise que les seules sources imprimées. On peut lui reprocher d'exagérer l'importance de certaines périodes et de trop mesurer l'espace aux faits sociaux et économiques. Il reste, toutefois, une œuvre d'excellente documentation et renferme des parties de haute qualité.

En 1928, un historien américain, Carl Wittke, dans son *History of Canada* adopte une nouvelle façon de traiter l'histoire canadienne. Glissant sur le passé plus ou moins lointain, il ne réserve que seize chapitres pour les trois siècles qui précèdent la Confédération, tandis qu'il en accorde quinze aux soixante ans qui suivent. La division semble non seulement arbitraire, mais exagérée. Cependant, il en résulte un ouvrage intéressant, où la guerre et la politique cessent de tenir la grande place sur la scène. Le côté social et économique et la complexité des facteurs modernes sont ainsi beaucoup mieux étudiés et plus à fond. Basé sur les seules sources imprimées, l'ouvrage forme une bonne synthèse d'histoire contemporaine.

Du côté de Québec, il convient de signaler l'apparition en 1933 et 1935,

de l'*Histoire du Canada pour tous*, de Jean Bruchési, qui est destinée au grand public. Surtout militaire, quant au régime français, elle se cantonne dans la politique, sous le régime anglais. Elle contient cependant des parties neuves et tient compte des arrière-plans européens et américains. En définitive, ce sont des panneaux historiques de très agréable lecture et de technique moderne.

La plus récente histoire générale est celle du vétéran, George Wrong, à qui l'histoire canadienne doit une durable et profonde gratitude pour son enseignement, ses ouvrages et la fondation de la *Review of Historical Publications*. *The Canadians, The Story of a People* (1938), est plutôt destiné au grand public qu'à l'élite des spécialistes. Tenant compte de ce fait et du format, l'ouvrage renferme un excellent aperçu du passé canadien. Peut-être trop résumé dans certaines de ses parties, il est solide de substance, et excelle par sa rédaction vivante, agréable et colorée.

Ici s'arrête notre revue par trop rapide qui n'embrasse que les ouvrages d'histoire générale, ce qui nous force à regret à omettre plusieurs excellents ouvrages consacrés à l'histoire des diverses provinces depuis le début du siècle.

Notre inventaire souligne le fait que l'historiographie canadienne est un métier qui a varié et dont le niveau s'est lentement, mais constamment relevé. De fait, notre histoire a connu divers modes avec des exigences et des tendances différentes, modes, inutile de le rappeler, qui ne sont jamais des compartiments étanches et qui se rencontrent parfois dans la même période.

Au début, notre histoire appartient au genre descriptif relatant les explorations et le caractère du pays et de ses ressources avec de nombreux renseignements ethnographiques. Lescarbot est l'exemple typique de cette première façon de notre histoire.

Les explorations terminées, le pays ayant grandi, l'économie et la sociologie cèdent la place au facteur—qui domine tout—des guerres indiennes et anglo-françaises. L'histoire du Canada devient une nomenclature de batailles et d'expéditions militaires. On peut citer La Potherie comme le représentant de ce deuxième genre historique.

Un troisième genre surgit avec la conquête britannique. A l'exception de deux brèves périodes, la guerre disparaît de notre histoire où lui succèdent les conflits des réformes politiques et des luttes de parti. Dès lors, l'histoire canadienne se divise assez bien en deux sections : guerres du régime français et luttes constitutionnelles du régime anglais. Le pays et ses ressources, le peuple et son labeur s'estompent et disparaissent souvent, emportés par les flots sans cesse grossis des narrations militaires et politiques. Kingsford fournit le grand exemple de ces flots qui se déchainent sans arrêt à travers dix énormes volumes.

Par bonheur au milieu de la production politique, une nouvelle lumière se lève : l'étude et l'interprétation économiques de notre passé commencent à s'imposer. Ce n'était pas trop tôt, puisque Taine avait proclamé sa théorie du milieu dès 1865 et Rogers publié en 1888 son *Economic Interpretation of History*. Ce fut Adam Shortt, un Canadien écossais, qui nous ouvrit la voie nouvelle. Le temps n'est plus, où l'archiviste Brymner dédaignait d'inventorier dans ses rapports les papiers de la Canada Land Company et son collègue Marmette déclarait sans intérêt les états budgétaires de la Nouvelle-France. Aujourd'hui on estime que l'économie et le complex social sont partie intégrante de toute véritable histoire. Les

ressources du pays et la vie du peuple rentrent dans nos livres sous l'égide de l'histoire scientifique.

Une deuxième constatation qui se dégage d'une revue de notre historiographie, c'est que notre histoire, généralement modeste, mais presque toujours consciencieuse, a marqué dans les vingt-cinq dernières années du dix-neuvième siècle une courbe descendante assez inquiétante. A cette date, la bibliothèque historique du Canada s'était considérablement accrue grâce aux ouvrages des historiens et plus encore grâce à la publication de documents de toutes sortes. Ces richesses tentèrent les écrivains et l'histoire canadienne passa en grande partie aux mains des littérateurs au cours de la période de 1870 à 1900. Il suffit de rappeler les noms de Lemoine, Bourinot et Roberts, de Casgrain, Dionne et David, pour mesurer la distance qui les séparent des précurseurs comme Haliburton, Garneau et Christie, et des contemporains comme Shortt, Chapais, Morrison, Martin, et Howay.

A ces littérateurs établis chez elle, l'histoire est tout de même redevable de la fondation des Archives en 1871, qui ouvrit toute grande la porte qui conduisit à l'histoire scientifique. Pour la première fois, les historiens eurent un accès facile à une énorme documentation, à côté de laquelle s'accumulèrent de vastes collections de pièces originales publiées par les sociétés historiques et les gouvernements provinciaux.

En même temps, la méthodologie européenne s'introduisait dans le pays. Fondée à Toronto, en 1896, la *Review of Historical Publications relating to Canada* prêchait incessamment la nouvelle technique, prédication qui a joué un rôle primordial dans la montée de l'histoire canadienne jusqu'au niveau européen. Autre influence précieuse dans le même sens, c'est la fondation successive de chaires d'histoire moderne dans les grandes universités du pays.

Or, cette histoire scientifique trouve devant elle une tâche infiniment plus onéreuse du fait de la multiplication des sources accessibles et du manque de travaux préliminaires dans presque tous les domaines. Il en résulte que l'historien délaisse de plus en plus le champ trop vaste de l'histoire générale, qu'il abandonne aux travailleurs d'équipe. La collaboration présente, de fait, l'avantage de pouvoir embrasser le champ total de l'histoire et de confier chaque partie à des spécialistes. Mais elle comporte, d'autre part, le désavantage de rompre l'unité de pensée, de méthode et de rédaction. Elle ne possède pas, non plus, la grandeur de conception, la force de conviction et l'élan de vie, qui circulent dans l'œuvre sortie d'un seul cerveau.

Ainsi la monographie, dans son sens le plus général qui embrasse la biographie et les études d'époque, domine le champ historique et sa production qui ne cesse de grandir a mis au jour des travaux remarquables, mais où les études d'ensemble sont beaucoup plus rares que les études de sujets particuliers. Mais la monographie elle-même n'est pas sans inconvénient; car, en accordant la primauté au document, il lui arrive de n'être qu'un assemblage de pièces simplement reliées les unes aux autres. La préoccupation scientifique peut en venir à paralyser l'interprétation philosophique et même à décolorer la rédaction.

D'autre part, la monographie est essentielle: c'est seulement quand des monographes, par leurs patientes recherches et leur travail ardu, ont étudié et éclairé les questions controversées et les périodes successives du

passé, que les historiens, libérés du labeur préliminaire des dépouillements, seront en mesure d'ordonner les résultats acquis et de les transformer en des histoires générales, reposant sur des bases documentaires et possédant, autant que possible, un style qui retienne le lecteur.

Aujourd'hui, la meilleure histoire canadienne s'est élevée au-dessus de son "provincialisme," pour employer une expression de W. L. Grant, et a atteint au niveau de la méthodologie européenne. Elle est en train de reviser d'une façon scientifique l'interprétation du passé canadien. De fait, le terrain commence à se déblayer de ses erreurs, de ses inexactitudes et de ses préjugés. Il reste encore un travail opiniâtre et considérable à y faire, mais déjà il est permis d'entretenir l'espoir que le jour se rapproche où un même manuel d'histoire pourra trouver sa place dans les écoles de toutes les provinces.

Cela nous rappelle que devant l'histoire canadienne se dressent des difficultés particulières. Politiquement il ne faut pas l'oublier, le pays est à peine sorti du stage colonial et une forte partie de sa population n'a pas encore acquis cette foi nationale dont parle l'évangile—capable de remuer les montagnes. Le citoyen canadien, qui n'est pas encore intégral, continue de garder très souvent une allégeance tenace à sa province, dont la fédération est encore présente à sa mémoire. Enfin, politiquement et socialement équivoque, il subit de façon anormale l'emprise de son climat religieux, de son ascendance raciale et de sa partisanerie politique. A ce peuple hétérogène et trop jeune, il manque encore le sens critique qui lui permette de préférer l'histoire documentaire et sociale à l'histoire conformiste et littéraire. Ce qu'il réclame surtout, c'est que cette histoire qu'on lui offre, l'intéresse, le captive et le soulève.

De cette situation particulière de leur milieu, se dégagent d'elles-mêmes les deux tâches qui s'imposent aux historiens du pays. La première, celle qui est primordiale, est de faire entrer dans l'histoire la vérité documentaire et la complexité des faits sociologiques. La deuxième, c'est de projeter dans cette histoire un sentiment et un éclat qui s'accordent aux grands événements et à l'avenir plus grand encore qui s'annonce. De tels ouvrages pourront aider à édifier, du moins parmi la minorité qui forme l'opinion, une connaissance exacte et un orgueil moral du passé, qui devraient aussi contribuer à renforcer le lien de l'unité nationale.